BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus des ouvrages qui seront adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV[e].

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un simple résumé seront mentionnées et analysées dans l'*Année philologique*, publiée à partir de 1928 à la librairie des Belles-Lettres.

Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes, rédigées par un groupe de savants, réunies par Ch. Fossey. Paris, Imprimerie nationale, 1927, 326 pages in-4°.

Cet ouvrage, commencé dès avant la guerre, retardé par les difficultés de toute sorte qui en sont issues, a pu enfin voir le jour grâce à l'opiniâtreté de M. Ch. Fossey. Il a avant tout une valeur pratique, inspiré par le désir de donner aux compositeurs et apprentis de l'Imprimerie nationale un livre qui puisse leur servir de guide. Les latinistes pourront consulter la notice relative aux écritures osque, ombrienne et falisque, qui est de M. A. Ernout, et la notice relative au latin, qui est de moi. S'il fallait reprendre aujourd'hui la question des origines de l'alphabet latin, il conviendrait de faire une place aux considérations présentées par M. A. Grenier à propos de l'alphabet de Massiliana (cf. cette *Revue*, 1926, p. 75).

On trouvera dans ce livre moins une histoire systématique des écritures que des tableaux descriptifs; cependant de l'ensemble de ces notices réunies sans intention scientifique il ressort une conclusion que la Préface de M. Ch. Fossey met justement en valeur : c'est que toutes les écritures alphabétiques connues dérivent de l'écriture phénicienne; ce que n'avaient pas fait les puissants empires d'Égypte, de Babylone et de Chine, un petit peuple de commerçants l'a fait; c'est aux Phéniciens, peut-être même à une tribu encore moins puissante, les Philistins venus de Crète, que nous devons l'invention du type d'écriture qui s'est répandu si victorieusement à travers le monde.

M. Jousse, *Études de psychologie linguistique. Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs* (Archives de philosophie, vol. II, cahier 4). Paris, Beauchesne, 1925, 241 pages.

Cet ouvrage est limité dans son objet : il n'est que l'esquisse des études de psychologie expérimentale et ethnique que l'auteur poursuit

depuis une vingtaine d'années; il est limité dans sa conception : la méthode de l'auteur consiste à rapprocher des textes de spécialistes, de façon que la découverte sorte d'un simple classement de faits, éclairés par une terminologie systématique.

Si j'avais à présenter une critique générale du livre, je regretterais d'abord qu'il soit composé « in verba magistri », que le point de départ soit, pour chaque fait observé, non pas l'observation elle-même, mais l'interprétation d'un tiers, rendue souvent méconnaissable par des additions ou corrections entre crochets; je déplorerais aussi, dans les parties qui sont dues à la plume de l'auteur, une phraséologie abondante, redondante, encombrante, qui rend obscure la pensée la plus élémentaire (cf. les pages de conclusion); enfin je trouverais fâcheux que l'auteur ait donné tant de développement et consacré tant d'années de travail à des observations dont beaucoup, comme l'attestent les innombrables citations, sont déjà du domaine public. Ce qui manquait à la thèse reprise par M. Jousse, c'est le relief et la formule; or le relief disparaît sous l'amoncellement inextricable des faits.

Si nous cherchons dans le livre quelque enseignement applicable au latin, nous devons retenir trois ordres de faits ou de principes : 1° Tout style est d'abord style oral. Le style écrit lui-même est oral à deux degrés, car l'écrivain en composant prononce à la fois et écoute ce qu'il écrit; il en fait, conscient ou non, l'expérience orale. Cette considération est particulièrement importante pour le latin, puisque d'une part les Latins avaient coutume de lire à haute voix, même pour eux-mêmes et dans l'intimité, que d'autre part la récitation publique a joué un grand rôle dans l'évolution de leur littérature, et qu'enfin toute littérature a d'abord été chez eux éloquence. 2° Le rythme est partout, spontané et primitif, ou arrangé et adapté aux usages littéraires. Ici encore, on sait quel rôle prépondérant a joué le rythme dans la littérature latine, où le « carmen », c'est-à-dire la parole mesurée, a précédé la prose et la poésie proprement dite. 3° Le rôle de la mnémotechnie, c'est-à-dire de l'habitude et de l'association imitative, et du mécanisme, domine tout le développement du style. Ceci encore est vrai particulièrement du style latin, qui tend invinciblement et vise même délibérément à l'impersonnalisation et au cliché. Ce sont là des choses dont ne manquera pas de se préoccuper quiconque jettera les bases d'une stylistique latine.

Je voudrais tirer argument du livre de M. Jousse pour renouveler une objection qui de plus en plus me paraît essentielle contre ceux qui voient dans la langue vulgaire, c'est-à-dire en somme dans le style oral, un effort incessant vers l'expressivité et une manifestation de l'affectivité. S'il est un point sur lequel je suis d'accord avec M. Jousse, c'est bien en ceci que la tendance à l'automatisme neutralise dans une large mesure la spontanéité et la personnalité du sujet parlant, c'est qu'il faut

faire une large place dans la langue à tout ce qui est mécanique et « déterminé » si l'on peut dire : associations, appels, évocations, imitations, formules, groupes, clichés... ; et de ceci encore le latin fournit une excellente illustration.

V. BRÖNDAL, *Les parties du discours, « partes orationis ». Études sur les catégories du langage.* Copenhague, Gad, 1928, 52 pages.

Cette brochure est un « tirage restreint et provisoire » d'un ouvrage danois publié par l'auteur sous le titre *Ordklasserne*. Il constitue un exposé à la fois historique et théorique du problème de la classification des mots. Problème résolu avec désinvolture par la grammaire traditionnelle, qui retrouve dans toute langue donnée les catégories établies pour le grec par Denys de Thrace; problème à peu près insoluble au regard des linguistes, quelques-uns étant d'accord pour accepter telle classification de fortune qu'on voudra, quittes à n'en tenir compte que pour les besoins de la nomenclature, d'autres prétendant fonder en raison les catégories. M. Bröndal est de ceux-ci : les catégories répondent aux « concepts à l'aide desquels une langue donnée ou un type de langues donné répartit son vocabulaire » (p. 2). Quant au nombre de ces catégories, il n'y a pas, dit à peu près M. Bröndal (p. 26 et 50-52), une seule classe de mots qui se trouve nécessairement dans toutes les langues; seulement toute langue doit contenir comme minimum deux classes mutuellement corrélatives, et ne peut contenir comme maximum que quinze classes qui, réunies, réalisent les quatre degrés logiques du lié (relatum) et du liant (relator), du décrit (descriptum) et du décrivant (descriptor); quelque nombreuses que soient les variations possibles ou réalisées, la base logique est partout la même.

Je doute que ces conclusions soient aisément acceptées par les linguistes; il faudra d'abord les confronter avec celles qu'a présentées récemment M. Schtcherba à la Société de linguistique. S'il fallait les discuter en principe, mes deux principales objections seraient d'abord que M. Bröndal confond trop systématiquement la logique du grammairien et le sentiment du sujet parlant; ensuite, et ceci découle de cela, que les relations syntaxiques ne peuvent pas être négligées quand il s'agit de définir les mots (M. Bröndal l'accorde une fois en passant, p. 42, et le nie en principe).

Mais ce n'est pas ici le lieu de faire de la linguistique générale ou de la philosophie du langage. Qu'avons-nous à retenir du livre de M. Bröndal en ce qui regarde le latin ? D'abord, sans doute, que bien des particularités de la grammaire s'expliquent par les considérations présentées p. 48 et suiv. : à savoir que la mentalité latine est une des plus complexes, des plus abstraites, des plus analytiques qui soient; ensuite, que dans toute tentative de classement il faut tenir compte des chevauchements, des approximations, des pseudo-catégories, comme dit

M. Bröndal; et ceci, qui est connu des linguistes, mériterait d'être médité par les enseignants, trop peu attentifs d'ordinaire à corriger chez leurs élèves l'impression d'une langue qui ne serait que grammaire et d'une grammaire qui ne serait que logique.

V. I. Banateanu, *Sur les désinences de l'indicatif parfait en latin :* Mélanges de l'École roumaine en France, t. V, 1926. Extr. : Paris, Gamber, 1927, 138 pages.

Je voudrais bien louer sans réserve cet ouvrage, qui est le fruit d'un travail considérable et qui rendra des services. Mais il est impossible à tout lecteur non prévenu de n'être pas arrêté dès les premières pages par des défauts choquants.

D'abord, on a beau n'être pas puriste, on sera gêné à tout instant par l'incorrection de la forme, incorrection fondamentale et non pas seulement due à l'inexpérience du français; comment l'auteur a-t-il pu imprimer sans s'assurer une révision préalable?

L'inexpérience est flagrante aussi dans la présentation : l'auteur, en dépit de la précision extrême du titre, n'a pas su délimiter son sujet; tout le premier quart de l'ouvrage est consacré à une étude générale sur l'origine des flexions indo-européennes, dont la conclusion (p. 26) est du reste étrange dans sa forme et dans son fond.

Enfin la méthode est contestable : l'auteur estime que traiter un sujet à fond, c'est en reprendre l'étude à partir de ceux qui en ont parlé les premiers, et le livre est encombré, obscurci, par des théories de Bopp, Humboldt, Schleicher, etc., qui n'ont qu'un intérêt historique; l'histoire des erreurs passées tient une trop grande place dans le livre de M. Banateanu.

Les idées personnelles de l'auteur n'y occupent au contraire que peu d'espace; elles ne sont d'ailleurs pas suffisamment dégagées, et dans la mesure où on les entrevoit elles n'emportent pas d'ordinaire l'assentiment. En ce qui concerne le latin, quelle façon simpliste d'en concevoir le développement que de dire (p. 40) : « Cette langue d'un peuple éminemment pratique n'avait pas besoin de formes qui ne pouvaient s'utiliser dans la vie quotidienne et ne pouvaient trouver leur emploi que dans la poésie; c'était tout l'opposé de l'antiquité grecque, qui tolérait un grand nombre de formes inutiles qui encombraient la circulation des autres! » Simpliste aussi la conception énoncée p. 130 de la langue populaire par rapport à la langue classique. Simpliste l'idée (empruntée à Ribbeck) que le latin en serait arrivé bien vite à mutiler ses formes par suite du laisser-aller de la prononciation qui augmenta avec le progrès de la vie politique et des relations journalières (p. 127).

Même dans la partie où M. Banateanu se contente d'exposer les faits et les théories d'après les grammairiens qui font autorité, il y aurait

bien des détails à reprendre : on ne peut pas dire (p. 98) que les formes de parfait du type *narrāmus* sont fréquentes; dans l'affirmation prêtée à M. Meillet (p. 37, note) que « l'ensemble du perfectum latin indique même beaucoup plus l'action achevée que l'aoriste grec », je pense qu'il convient de supprimer le mot « même »; dans la même page, l'expression d' « action achevée, mais qui continue néanmoins », demande à être corrigée; les faits relatifs au parfait en *-ui*, dont la théorie a été si ingénieusement reprise par M. A. Burger, se trouvent rapidement énoncés dans une note (p. 29-30), au lieu d'être discutés à leur place, par exemple p. 98, à propos de *narrāmus*, et surtout p. 88, où la question est esquivée.

Cependant c'est par cette partie documentaire que vaut le travail de M. Banateanu; le grammairien y trouvera, groupés et interprétés avec un soin méticuleux, tous les principaux éléments du sujet. M. Banateanu a fait là un effort considérable pour présenter une synthèse qui se tienne; il a fait appel à toutes les autorités, il a confronté toutes les théories, et sa conclusion finale, dont l'idée est empruntée à M. Meillet, caractérise assez heureusement le processus de création d'un système flexionnel à la fois complexe et simplificateur. Mais M. Banateanu eût donné plus de valeur et d'autorité à son livre s'il eût concentré tous ses efforts sur cette partie essentielle de son exposé, en laissant de côté les préliminaires généraux. C'est là un travail de début, et M. Banateanu apportera certainement plus de maturité à un nouveau travail qu'il a entrepris sur l'histoire si intéressante des suffixes *-men -mentum*. M. Banateanu fait partie de cette équipe de jeunes professeurs roumains qui font preuve autour de nous d'une si belle activité et sont dignes de tous les encouragements.

J. MAROUZEAU.

J. HUBAUX, *Le réalisme dans les Bucoliques de Virgile.* Liége, Vaillant-Carmanne, et Paris, Champion, 1927, 141 pages [27e fascicule publié par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liége].

Pour isoler les éléments réalistes chez un poète très lettré, il faut bien commencer par dégager tout ce qui, en lui, est imitation. M. Hubaux montre quel modèle a été pour Virgile, à côté de Théocrite, Méléagre de Gadara. Les emprunts de Virgile à Méléagre, il les analyse avec autant d'esprit critique que de sens littéraire. Cela fait, la part d'influence de Théocrite devient plus facile à délimiter exactement. Restent enfin les détails que Virgile ne doit qu'à lui-même, à ses yeux, à son expérience, à sa sensibilité : quelques diamants que M. Hubaux nous met tout taillés dans le creux de la main et dont on s'étonne qu'ils puissent avoir tant d'éclat, étant si petits et si peu nombreux.

D'abord se pose la question de la deuxième bucolique. A-t-elle été écrite par Virgile à la suite d'une expérience personnelle? Faut-il admettre qu'il

ait connu les idylles XII et XXIII de Théocrite où, à la rigueur, il aurait pu prendre l'idée première de son poème? Ce nom d'Alexis, qui n'est pas dans Théocrite, où Virgile l'a-t-il trouvé? A toutes ces questions, M. Hubaux répond avec une précision lumineuse. Le nom d'Alexis vient de Méléagre, comme Wendel l'avait déjà fait remarquer. Mais Virgile doit à Méléagre bien plus qu'un nom propre. M. Hubaux montre comment la deuxième bucolique développe une épigramme de l'*Anthologie* (XII, 127), en reproduit les concetti et contient d'autres imitations du poète syrien[1]. Il faut suivre de rapprochement en rapprochement sa vive et entraînante démonstration et son étude sur l'influence de Méléagre, telle qu'elle se trahit dans les autres bucoliques.

Ainsi évaluée la dette de Virgile envers Méléagre, on peut se demander quelle part revendiquera Théocrite. Pour M. Hubaux, Virgile n'a connu, des *Idylles* du Syracusain, que ce que Servius appelle les *decem merae rusticae*. Mais Servius n'a pas pris soin de nous dire quelles étaient ces dix pièces du recueil bucolique, laissant aux philologues de l'avenir le plaisir d'en discuter. M. Hubaux pense qu'on peut expliquer toutes les imitations de Virgile si l'on admet qu'il connaissait, de Théocrite, les idylles I-IX et la XI[e].

Cela dit, il détache et met en valeur tout ce que Virgile ne doit qu'à lui-même : détails de paysage et de vie paysanne. Les personnages de Théocrite sont Siciliens et bergers, ceux de Virgile sont des Lombards, laboureurs, métayers et vignerons, qui ont des pépinières en marge de leurs prairies et qui jettent des cris d'aigle lorsqu'on veut les exproprier au profit des vétérans. Il y a du réalisme dans le décor et dans la psychologie ; la langue, au contraire, et le sentiment religieux sont presque entièrement conventionnels.

Le livre de M. Hubaux se lit avec autant d'intérêt, autant de profit que si jamais l'on n'avait rien écrit sur les *Bucoliques*. Dans toute l'énorme littérature virgilienne, peu d'ouvrages ont la vie et la fraîcheur de celui-ci, peu d'ouvrages, même parmi les plus savants, sont aussi instructifs que ce mince volume[2].

Marie DELCOURT.

1. *Buc.*, II, 12-13; cf. *A. Pal.*, VII, 196, et XII, 89; — 15-16; cf. *A. Pal.*, XII, 163; — 67-68; cf. *A. Pal.*, XII, 117.

2. On est un peu étonné de voir (p. 13) M. Hubaux, après Leconte de Lisle, ajouter de l'importance à la parodie du « Vergiliomastix » sur le vers 22 de la deuxième bucolique :

« lac mihi non aestate novum, non frigore defit. »

Il n'y a là aucune invraisemblance. Corydon, au vers précédent, s'est vanté d'avoir mille brebis. Dans les régions où l'on élève les brebis pour le lait, on s'arrange pour qu'elles n'agnèlent pas toutes en même temps. Si le troupeau est un peu nombreux, le lait ne fait jamais complètement défaut. Ce renseignement se trouve dans tous les vieux dictionnaires de la vie à la campagne, aussi utiles pour entendre Virgile que les dictionnaires de mythologie. Heureuses les maisons où les trois volumes voisinent sur le même rayon!

Gustave COMBÈS, *La doctrine politique de saint Augustin*, Paris, Plon, 1927, in-8° de VII-482 pages. — Le même, *Saint Augustin et la culture classique*, in-8° de IX-131 pages.

I. — Dans sa première thèse, M. Combès, après avoir indiqué ses sources et sa méthode, interroge Augustin sur un certain nombre de points : l'autorité, la loi, la justice, la patrie, la guerre, les rapports de l'Église et de l'État, puis il marque l'influence de la doctrine politique augustinienne. Son cadre est donc plus systématique qu'historique.

Il faut lui savoir gré de ses classements consciencieux; mais le moyen de ne pas souligner à quel point son information sur le travail de la critique moderne est déficitaire? De 1910 à 1928, M. Combès retient en tout cinq noms, ceux de Otto Schilling, de Jules Martin, de Martroy (*sic*), de Paul Monceaux et de Pierre Batiffol. C'est un choix excellent, mais beaucoup trop exclusif. Je soupçonne même que ce n'est pas à proprement parler un « choix », et que M. Combès ignore l'enquête considérable qui s'est faite depuis une quinzaine d'années autour de la doctrine politique d'Augustin. Si je cite ici quelques-unes des études récemment parues, ce n'est pas pour l'accabler sous une fastueuse érudition. L'érudition est chose si facile! Seulement on est en droit de demander aux candidats au doctorat de se mettre au « courant », avant de donner à leurs thèses une forme définitive. M. Combès ne mentionne ni Scholz, *Glaube und Unglaube in der Weltgeschichte*, Leipzig, 1921 (essentiel); ni R. Knöpf, *die Himmelstadt*, dans les *Neutestam. Studien* dédiées à G. Heinrici, Leipzig, 1914, p. 213-217; ni Mayer, *die Staatsidee Augustins*, Münich, 1920; ni J. N. Figgis, *the political Aspect of saint Augustin's City of God*, Londres, 1924; ni Beyerhaus, *Neue Augustinsprobleme*, dans l'*Histor. Zeitschrift*, 1923, p. 189 et suiv.; ni P. Gerosa, *Sant' Agostino e la decadenza dell' Imperio romano*, dans le *Didaskaleion*, t. IV, 3-4; ni H. Leisegang, *die Ursprung der Lehre Augustins von der Civitas Dei*, dans *Archiv. f. Kulturgeschichte*, t. XVI, 2, p. 127-153; ni Hermelink, *die Civitas terrena bei Augustinus*, dans le *Festgabe Harnack*, Tubingen, 1921, p. 312-324; ni Holl, dans les *Abhandl.* de l'Académie de Berlin, 1922, p. 40 et suiv.; ni Jäger, *Augustinus and die antike Friedensgedanke*, dans les *Philol. Unters.*, édités par Werner, Berlin, 1926, etc... Il va de soi que chacun de ces ouvrages ou de ces articles n'apporte pas une « révélation », mais il n'en est aucun où M. Combès n'eût fait son butin. Il a entrepris de décrire l'influence des idées d'Augustin au moyen âge sans connaître ni de Wulf, ni E. Bernheim, ni A. Fliche. Gageons que s'il les avait médités, il aurait donné à son dernier chapitre plus de consistance et de portée, au lieu d'y compiler une série de textes empruntés à toutes les époques[1].

1. Il a cependant indiqué, p. 45, un rapprochement intéressant entre saint Tho-

Le livre est d'ailleurs écrit avec clarté et se lit avec agrément. Mais, en dépit de son ampleur, il ne faut pas qu'il décourage ceux qui se sentiraient d'humeur à définir de nouveau les vues politiques de saint Augustin sur la vie politique et sociale de son temps.

II. — La seconde thèse de M. Combès contient des renseignements intéressants sur la formation littéraire de saint Augustin et ses appréciations relatives aux auteurs profanes. On y est frappé de l'importance du rôle que Cicéron a joué dans la culture philosophique d'Augustin : c'est par lui qu'il a connu l'essentiel de la pensée grecque. Cicéron n'a pas surfait, dans ses préfaces, le service qu'il rendait aux Latins en transposant dans leur langue les doctrines de l'hellénisme. Quel appauvrissement pour les intelligences latines, s'il n'avait pris la peine de leur fournir ce substantiel aliment!

Je crois que M. Combès aurait eu intérêt à fondre le chapitre sur les connaissances littéraires d'Augustin avec celui qu'il consacre à ses goûts littéraires : la distinction peut être théoriquement légitime ; elle aboutit, en fait, à des redites, et éveille une impression de *déjà lu*. Ici encore, son information n'est pas toujours au point. Il ignore le travail de Zurek sur la rhétorique d'Augustin (dans les *Dissert. Philol. Vindob.*, 1905). Il n'a pas consulté l'édition du *De Vita Beata*, parue en 1922 dans le *Corpus* de Vienne, pour le § 4, où deux mss. (non cinq) donnent *Plotini* et un autre (le *Monacensis* 14330, du XI^e^ siècle) *Platonis*. Il paraît croire (p. 18) qu'Ennius était encore très lu au IV^e^ siècle de notre ère ; en réalité, il n'y avait plus guère que quelques grammairiens pour s'intéresser à lui. On voudrait qu'il eût tempéré d'un doute l'affirmation que la traduction latine des *Antiquités Juives* de Josèphe soit de saint Ambroise (p. 13). La lettre à Dioscore est rapportée à l'année 410 (p. 110), puis à l'année 400 (p. 117). Le *Medeam cantabam* (*Confess.*, III, VI, 11) n'implique pas qu'on obligeait les jeunes gens à chanter les pièces de théâtre : il s'agissait sans doute de quelque tirade lyrique, débitée sur le ton d'une mélopée soutenue. Certaines appréciations auraient eu besoin d'être mieux nuancées. M. Combès trouve « amusant » l'absurde persiflage de la philosophie dans Hermias. Nul n'admire saint Augustin plus que moi : mais lui attribuer « un grand esprit critique » (p. 49), c'est lui décocher un compliment qui passe à côté du but. Il suffit de lire de près la *Cité de Dieu* pour s'en convaincre. Augustin a parfois des crédulités qui rappellent celles de Pline l'Ancien. J'aurais souhaité aussi une étude approfondie des déclarations d'Augustin sur

mas et saint Augustin, à propos des pénalités à infliger aux hérétiques. Augustin est, de beaucoup, le plus humain des deux. Saint Thomas se prévaut d'une lettre de lui (Ép. 185), en supprimant les phrases de pitié. Peut-être, au surplus, travaillait-il sur quelque recueil de textes déjà tronqués.

l'art du style (par ex. *De Doctr. chr.*, II, III, 7; *De Civit. Dei*, XIII, 24; *Serm.*, 3, 6, *in Ps.*, 36, etc.), et surtout que M. Combès se fût placé à un point de vue plus nettement historique. Car Augustin est devenu, avec l'âge, de plus en plus surveillé et scrupuleux, et il a retouché maint jugement de sa jeunesse. Il eût été aisé de le montrer à propos de ses opinions successives sur Cicéron par exemple, et davantage encore sur les néo-platoniciens; les indications sommaires de la p. 115 ne sauraient suppléer à cette étude. On peut regretter enfin qu'au lieu de traduire directement le latin d'Augustin, M. Combès se soit contenté de transcrire la médiocre traduction parue de 1864 à 1873 sous la direction de l'abbé Raulx.

Pierre DE LABRIOLLE.

J. SVENNUNG, *De auctoribus Palladii* (extr. de *Eranos*, t. XXV). Goteborg, 1927.

Il convient de signaler cette étude, qui fait suite à une série de travaux signalés dans cette *Revue*, 1927, p. 214. M. Svennung, qui a collaboré si utilement avec MM. Lundström et H. Widstrand pour éclairer l'histoire du texte de Palladius, entreprend ici de démontrer que l'*Opus agriculturae* n'est pas une simple compilation de Gargilius Martialis, comme on le croit généralement surtout depuis M. Wellmann, mais se rattache directement à Columelle, à Faventinus et à divers auteurs grecs, dont Anatolius. La démonstration, qui paraît convaincante, conduit à fixer deux points importants de chronologie : il n'y a plus de raison valable pour situer Faventinus avant Gargilius Martialis, et la date de Palladius doit être reportée après Anatolius, c'est-à-dire après l'an 400.

J. MAROUZEAU.

S. LILLIEDAHL, *Florusstudien*. Lund, Gleerup; Leipzig, O. Harrassowitz, 1928, 102 pages.

A la suite d'un coup d'œil sur les manuscrits, éditions et commentaires de Florus, cette étude présente quatre chapitres consacrés respectivement à la syntaxe, à la stylistique, à la critique du texte et à l'étude de la métrique. Cette disposition traditionnelle, connue, ne visant nullement à provoquer l'attention, réserve en réalité au lecteur une agréable surprise : dans ces cadres usés, la matière est toute renouvelée. Il ne s'agit plus du classique inventaire des emplois des cas, modes, prépositions, etc. L'auteur n'a relevé que les particularités offrant un véritable intérêt pour l'histoire de Florus et pour celle du latin; mais il a étudié chacune de ces particularités sous tous ses aspects, l'éclairant par le contexte, par l'effet que se proposait l'écrivain et par la comparaison d'autres emplois. Ce ne sont donc pas des idées générales avec l'atmosphère d'imprécision dans laquelle elles se plaisent qu'on peut dégager de ces pages d'une lecture si intéressante, et je crois

n'en pouvoir mieux donner un aperçu qu'en leur empruntant quelques exemples.

L'auteur (p. 12 sq.), en étudiant les emplois de l'ablatif, signale une valeur distributive de *totus* qui s'est développée en poésie et chez un certain nombre de prosateurs; cette valeur a son analogue dans l'emploi que fait de *tout* la langue française dans des expressions analogues à : il est tout rouge, ou : tout cet appartement me déplaît. La prégnance est plus ou moins accusée selon les contextes; un excellent exemple de cet emploi, l'ancêtre de ceux de Florus, est fourni par Lucrèce (5, 141) : *totum extra corpus* (*animus et anima durare non possunt*).

L'auteur (p. 16 sq.) se demande dans quel cas les écrivains préfèrent l'emploi d'un adjectif apparenté à un nom à celui du génitif : *danisticum* = *danistarum*, *hostilis* = *hostium*, etc. Ce petit chapitre de stylistique est nourri de faits et d'idées. Nous y apprenons comment le procédé, employé déjà par Plaute en vue d'un effet comique, par Tacite pour traduire une nuance satirique, est surtout recherché par les écrivains qui visent à l'expressivité.

Tournant quelques pages, j'arrive (p. 27 sq.) à la considération du futur historique. Grammaticalement, sa « biographie » est sans difficulté, donc sans intérêt : de même que l'écrivain use du présent historique lorsqu'il se transporte à l'époque des événements qu'il raconte, de même use-t-il à l'occasion du futur. Mais M. Lilliedahl aperçoit dans ce procédé si simple des nuances variées; tantôt il s'agit d'événements sur lesquels l'écrivain anticipe et qu'il racontera ultérieurement, tantôt les événements qu'il présente sont tenus pour universellement connus. Dans ce dernier cas, la tournure s'accompagne d'une nuance pathétique qui la fait rechercher à certains endroits; à ce principe s'amorce une discussion sur l'emploi du futur historique chez les comiques, chez Lucilius, Virgile, Tacite, etc. Ces considérations ne visent qu'à éclairer le texte de Florus : en réalité, elles ouvrent un jour tout à fait intéressant sur une évolution stylistique encore peu étudiée.

Je ne sais si ces courts et ternes résumés donneront un aperçu suffisant de la riche étude de M. Lilliedahl. Ils correspondent à une dizaine de pages du volume qui en a quatre-vingt-quinze, toutes aussi abondantes en citations et en aperçus originaux : cette statistique suffit, je crois, à en faire l'éloge.

S. Gaselee, *The Oxford book of medieval latin verse*. Oxford, Clarendon press, 1928. xiv-250 pages.

Le latin médiéval n'aura pas à se plaindre du xx^{e} siècle. M. Marouzeau a signalé dans un article documenté de première main tous les efforts qui déjà lui ont été consacrés sous forme de programmes, organisations de société, fondations de chaires d'enseignement, études de

savants, publications de lexiques, d'anthologies, etc... Le mouvement, déclenché de l'ancien monde au nouveau, s'accélère de jour en jour. Aujourd'hui, l'Angleterre y apporte comme contribution un petit livre de joli aspect, récemment évadé de la « Clarendon press » et qui a pris sa place dans la collection déjà nombreuse « The Oxford book ». Cette anthologie, dont les morceaux ont été choisis avec un heureux discernement par M. S. Gaselee, reflète sans la déformer l'époque qu'elle prétend représenter. Une large place a été faite aux grands noms : Abailard, Adam de Saint-Victor, Hilaire de Poitiers, Raban Maure, Pierre Damien, Thomas d'Aquin, Fortunat sont là, à côté de la foule anonyme dont les œuvres seules ont survécu. La France et l'Italie ont donc la part belle, mais les autres nations ne sont pas oubliées. Beaucoup d'hymnes sont d'origine anglaise, l'Irlande a fourni un poème attribué à saint Columban, l'Alsace les chants de ses abbesses lettrées, l'Espagne un hymne de Gille de Zamora, etc. La plupart de ces poèmes traduisent les sentiments religieux qui ont tenu au moyen âge une si large place. Les hymnes connues, conservées encore aujourd'hui par la liturgie, y figurent à côté d'autres manifestations d'une piété naïve et sincère, parfois imprévues, souvent charmantes. Mais le moyen âge des gargouilles et des stalles sculptées n'est pas oublié. Quelques pièces raillent avec une verve audacieuse et un peu épaisse les travers du clergé. D'autres nous rappellent que les cours d'amour ont parlé latin avec grâce. Enfin quelques poèmes en hexamètres ou en vers élégiaques, d'une inspiration un peu frêle et sans originalité, attestent que l'humanisme couve sous la cendre, attendant, pour l'attiser, les grands souffles de la Renaissance. De courtes notices, rejetées à la fin du volume, expliquent les origines de chaque poème, sa structure rythmique et au besoin quelque difficulté du texte.

A. GUILLEMIN.

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

COLLÈGE DE FRANCE
Instituts d'Asie
Civilisation Indienne
ANNEXE

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, PARIS (VI^e^).

CORPUS CANTILENARUM MEDII AEVI

LES CHANSONNIERS
DES
TROUBADOURS
ET DES
TROUVÈRES

Publiés en fac-similés et transcrits en notation moderne

PAR

JEAN BECK
Professeur à l'Université de Pensylvanie

T. I : **Le chansonnier Cangé**, reproduction phototypique du manuscrit français n° 846 de la Bibliothèque nationale. In-4°, 23×28, XXXIII pages, 282 planches en phototypie.
T. II : **Le chansonnier Cangé**, transcription des chansons, notes et commentaires. In-4°, 343 pages. Les deux volumes . . . . . 590 fr.

LE LATIN DES DIPLOMES ROYAUX ET CHARTES PRIVÉES
DE L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

PAR

JEANNE VIELLIARD
Membre de l'École française de Rome

In-8° raisin, XX-256 p. . . . . 60 fr.

A. MEILLET et **J. VENDRYES**
Membre de l'Institut — Professeur à la Sorbonne

TRAITÉ DE GRAMMAIRE COMPARÉE
DES LANGUES CLASSIQUES

(Programme de la Licence ès lettres)

DEUXIÈME TIRAGE REVU

In-8° carré, XIV-684 p. . . . . 50 fr.

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VI^e^)

COLLECTION D'ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

La *Collection d'études latines*, réservée aux publications dont l'importance dépasse le cadre de la *Revue des Études latines*, comprend à ce jour les volumes suivants :

I : J. MAROUZEAU, *La linguistique et l'enseignement du latin*, 2^e^ édition, revue et mise à jour (*sous presse*).

II : A. W. DE GROOT, *La prose métrique des anciens*, 68 pages in-8°, 9 francs.

III : P. FAIDER, *Répertoire des index et lexiques d'auteurs latins*, 56 pages in-8°, 10 francs.

COLLECTION DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE
SOUS LA DIRECTION DE J. MAROUZEAU

La *Société de bibliographie classique*, fondée pour organiser scientifiquement la bibliographie de l'antiquité gréco-romaine, a publié à ce jour deux corpus bibliographiques qui embrassent toute la production des années 1914 à 1927.

Cette bibliographie, rédigée conformément aux directives formulées par la *Commission de bibliographie de l'Institut international de coopération intellectuelle*, signale toutes les publications relatives à : littérature, philologie et linguistique, histoire et transmission des textes, archéologie, épigraphie, numismatique, histoire politique, institutions, religions et mythologie, philosophie, droit, sciences, histoire et méthode des études classiques, pour toute la période qui va de la préhistoire à la fin des époques byzantine et gallo-romaine. Les ouvrages autonomes y figurent avec la mention des comptes-rendus dont ils ont été l'objet, les articles de Revues avec une brève analyse de leur contenu. Ont paru à ce jour :

I : DIX ANNÉES DE BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE
POUR LA PÉRIODE 1914-1924

Cette bibliographie rétrospective est destinée à combler les lacunes de notre documentation, désorganisée par la guerre et les difficultés d'après-guerre. Elle permet d'embrasser d'un coup d'œil la production si diverse et si mal connue de cette période, en même temps qu'elle fournit le point de départ indispensable à toute recherche scientifique.

I^re^ partie : AUTEURS ET TEXTES, 461 pages in-8°, 75 francs.

II^e^ partie : MATIÈRES ET DISCIPLINES, 823 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 150 francs.

II : L'ANNÉE PHILOLOGIQUE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE ET ANALYTIQUE DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE
POUR LES ANNÉES 1924 ET SUIVANTES

L'*Année philologique* est destinée à faire suite, année par année, aux *Dix années de bibliographie classique*, dont elle suit le plan et la méthode, et à remplacer les *Revues des Revues et des comptes-rendus*, qui ne paraissent plus dans la *Revue de philologie*.

Tome I : Bibliographie des années 1924, 1925, 1926, 370 pages in-8°, avec Index des noms d'auteurs, 65 francs.

Le tome II, qui contiendra la bibliographie de 1927, paraîtra en 1928, et ainsi de suite, d'année en année.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

REVUE

DES

ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

SOUS LA DIRECTION DE

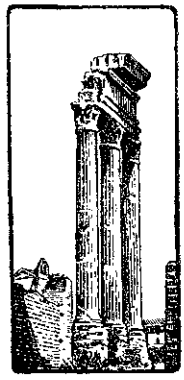
J. MAROUZEAU

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

6e ANNÉE

Fascicule III — Juillet-Décembre 1298



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
« LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL (VIe)

LIBRAIRIE ANCIENNE
HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1928